



HAL
open science

Anciens combattants : les vivants et les morts

Alexis Ferrand

► **To cite this version:**

Alexis Ferrand. Anciens combattants : les vivants et les morts. 4 Séminaires de sociologie, Mar 1981, Grenoble, France. pp.129-133. halshs-00258008

HAL Id: halshs-00258008

<https://shs.hal.science/halshs-00258008>

Submitted on 20 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANCIENS COMBATTANTS LES VIVANTS ET LES MORTS

Alexis FERRAND

MC en sociologie Institut d'Urbanisme
Université des Sciences Sociales Grenoble 2

Communication publiée dans les actes des *4 Séminaires de Sociologie*,
E.S.U et Institut Culturel Italien, Grenoble, Mars 1981, p.129-133.

Après la première guerre mondiale, en France comme au sein des autres nations européennes engagées dans le conflit, se sont développées des Amicales d'Anciens Combattants. Phénomène massif, puisque dans l'entre deux guerres elles ont rassemblé trois millions d'adhérents. Phénomène social original et important puisqu'il a contribué à l'institutionnalisation de rituels, de commémorations, et de formes de sociabilité dans d'innombrables localités.

Ces associations remplirent des fonctions complexes et diversifiées : gestion de prestations pour les anciens combattants, groupe de défense de leurs intérêts, groupe de pression politique et moral, support et organisation de la commémoration publique à travers des manifestations collectives de la vie locale (fête de l'Armistice, bals ,banquets, réunions d'information).

En reprenant les remarquables travaux d'A.PROST (1), je voudrais développer quelques analyses à partir de la fonction socialisatrice et commémorative des amicales d'anciens combattants. "A partir de la fonction » et non pas "à propos de la fonction », car mon projet n'est pas de préciser et argumenter les fonctions. sociales de ces associations et de ces rituels, mais de proposer une interprétation des *significations* données à ces formes sociales. A partir de ce type de rituel et "d'association" je voudrais reprendre et adapter l'interprétation que j'avais esquissée sur les amicales de classe d'âge à Villefranche sur Saône (2) : tenter de montrer que certaines significations attachées à des pratiques sociales, à des formes, sont en quelque façon "nécessaires", qu'elles ne relèvent pas d'un simple arbitraire culturel, et que, de la forme au sens, une articulation logique peut être recherchée.

Les Amicales parlent de la fraternité, fraternité des tranchées mais aussi fraternité comme valeur pour la vie sociale en temps de paix. Les Amicales sont par ailleurs constituées par un ensemble de pratiques où les relations cordiales, chaleureuses, égalitaires, "amicales", et fraternelles sont requises. Cette importance pratique et dogmatique accordée à la fraternité et à la camaraderie peut être considérée comme évidente, naturelle, et résultant du bon sens le plus élémentaire. Or c'est précisément la force d'évidence du bon sens qui fait que ce sens là doit être interprété et compris puisque le social s' y fait nature et nécessité.

Au delà du « bon sens » une autre interprétation peut voir la fraternité comme une valeur idéologique. A côté de la liberté et de l'égalité, elle orne le fronton de nos mairies. La fraternité serait le pendant dynamique et positif d'un égalitarisme qui énoncerait d'abord que nul ne sera plus que l'autre au regard du droit.

Concernant des situations de guerre, la fraternité des combattants peut aussi rappeler que seul l'Etat est porteur de la violence légitime. L'état de guerre, c'est l'Etat en guerre. Porteur de toutes les violences dirigées contre l'adversaire, il ne tolère en son sein que l'unanimité.

Enfin, une autre vision de la fraternité comme valeur idéologique est proposée par A.Prost en ce que cette valeur permet un consensus interclassiste. Paysans, petits employés, commerçants, tout un monde de petits propriétaires, en revenant du front, ne pouvait se positionner dans un champs social et idéologique polarisé par l'opposition entre les ouvriers urbains et la bourgeoisie. La fraternité, comme valeur morale, autorisait une représentation unifiante de la société.

Si on postule que la fraternité résulte d'une manipulation idéologique, on s'oblige à interpréter le mouvement des anciens combattants comme un rassemblement social essentiellement fondé sur des intérêts communs et, éventuellement sur des événements partagés. La fraternité est un sur-sens, une valeur ajoutée par les professionnels de l'idéologie, un discours "plaqué".

Personnellement, je poserai ici, comme un postulat trop long à argumenter, que la pure imposition idéologique ne peut être efficace et durable. L' idéologie devrait toujours être enracinée dans un soubassement social et devrait en quelque façon faire ses preuves dans le vécu social. Ce niveau d' enracinement peut-être, comme dans la perspective marxiste, les rapports sociaux essentiels à travers lesquels sont assurées la production et la reproduction des conditions d'existence d'un groupement.

Le niveau d'enracinement peut également être constitué par des rapports sociaux plus élémentaires, génériques, "naturels", tels que le sexe et l'âge. Et c'est à partir de ce type d'enracinement qu'il me semble possible d'interpréter la valorisation de la fraternité dans les Associations d'Anciens Combattants notamment en considérant ici le rapport au destin, non sous sa forme sociale habituelle qui est "l'être d'âge" mais sous sa forme exceptionnelle qui est le risque de mort au combat.

Ainsi recherchera-t-on si et comment la situation des soldats au front implique un rapport au destin ? quelle en est la durabilité ? quels liens logiques intelligibles peut-on établir entre ces situations existentielles et les significations dont est porteuse cette forme sociale particulière : l'amicale des anciens combattants ?

Nous examinons successivement différents arguments contribuant à expliciter cette analyse.

1) L' événement "être au front", la "vie tranchée", les situations concrètes affrontées ont-elles été l'occasion d' attitudes et de comportements effectivement "fraternels" ? A.PROST donne une réponse nuancée : les anciens combattants "présentent de façon surprenante et paradoxale la guerre comme le temps où l'on pouvait aimer" et l'auteur souligne le nombre et l'importance des témoignages sur des gestes de dévouement, de partage, de fraternité absolue. Partage qui, notons le, au front, peut transgresser toutes les barrières et distances sociales. Mais "à côté de ces élans de sympathie, ils ont été à d' autres moments d'une totale indifférence".

Je retiendrais moins l'image d'une fraternité que l'existence à la fois d'une égalité de condition et de relations inter-individuelles concrètes, de compassion, en de nombreuses occasions particulières.

2) Or le discours ancien combattant veut que cette fraternité vaille au front et entre anciens, en temps de paix. Comment passe-t-on de l'événement, daté, à la durabilité d'une relation ?

Certes les combattants ont été influencés, modifiés : "Quelle expérience sans équivalent fût la guerre pour une génération marquée par là de façon indélébile", mais A.PROST indique également "la guerre n'est pas quelque chemin de Damas où naîtrait un homme nouveau". J'admettrais que les individus ne deviennent pas caractériellement, psychiquement ou moralement meilleurs par la guerre. Donc les anciens ne sont pas fraternels parce qu'ils sont devenus et sont restés par la suite « bons ».

3) De même la fraternité du front correspond à des situations non reproductibles en temps de paix. L'événement qui produit le geste fraternel ne peut répétitivement dans la vie quotidienne normale se reproduire avec une intensité qui rallume la flamme d'une générosité d'exception,

4) Cette fraternité durable serait-elle essentiellement "in memmoriâ", commémorative d'un passé révolu ? « L'idée que la fraternité puisse survivre aux conditions qui l'ont fait naître serait une illusion » (p.25). A. PROST note de plus que, dans les amicales locales, très rares sont ceux qui se retrouvent en ayant vécu les mêmes événements au front du fait de la dispersion des unités.

En première analyse (points 1 à 4 ci dessus) la fraternité paraît difficilement pouvoir traduire une situation de fait passée et la permanence des relations qui s'y seraient fondées. D'autres interprétations doivent être recherchées.

5) A.PROST' note "Dans leur très grande majorité les combattants français ont cherché dans la valorisation de la camaraderie et de la fraternité le sens de leur expérience" (p.32). Cette interprétation me paraît essentielle ; elle conduit moins à penser la fraternité comme une relation inter-individuelle de fait que comme *une prise de position dans l'ordre des valeurs et des significations*.

Pourquoi la guerre vécue pourrait déboucher sur cette valeur ? D'abord par effondrement des idéologies. La Patrie, la Nation, et Héroïsme sied honorablement aux pisse copie de l'arrière et aux illustrateurs du journal L'Illustration. La tranchée comme être là de la guerre supporte mal ces abstractions qui s'engluent puis disparaissent dans le borborygme généralisé. *La situation concrète du front est fondamentalement insensée.*

6) Ce n'est pas seulement la guerre, la tranchée qui est absurde c'est plus précisément le hasard de la mort lui-même. A. PROST remarque, dans les discours commémoratifs, la récurrence du thème de la tuerie. Et il ajoute « parler de tuerie souligne que la mort fauchait abondamment et au hasard » (p. 69). Précédemment il indiquait : « La fraternité des tranchées n'est pas une façon d'être bon Elle s'enracine dans une égalité vécue chaque jour ... , entre des hommes qui surtout ont peur de la même mort » (p.26).

Ainsi la fraternité pourrait être moins articulée à des conditions de vie, fussent-elles affreuses, qu'à *une condition de mort, ici l'abstraction folle du hasard*. Et la question de la signification émerge là dans sa radicale nécessité. Comment vivre et nommer « ça » ? Comment vivre avec « ça » ou sous l'ordre de « ça » ?

7) Or « ça » paraît bien être à la fois *l'insensé et l'innommable*, en tous cas l'incommunicable. "Ces hommes ont connu une expérience sans pareil et d'ailleurs impossible à faire partager" (p.221). Si cette expérience existentielle est incommunicable, dans sa présence, son vécu, elle l'est symétriquement dans son absence, sa fin, sa clôture : « La joie de l'Armistice, cette joie indescriptible, impossible à partager avec les gens de l'arrière, fait du 11 novembre une fête réservée aux initiés, la fête des poilus » (p. 69). Ainsi il y a quelque chose, « ça », qui demeure en dessous de tout langage possible.

Je pense qu'il faut distinguer, ici encore, la condition matérielle, et cette part indicible. L'horreur de la condition peut être décrite, narrée, parlée, explicitée. Mais « ça », non. Or c'est précisément une opération, disons symbolique, sur cet indicible qui va fonder le sens, sous l'espèce de la fraternité.

8) Retournons aux remarques de PROST pour compléter la citation précédente « parler de tuerie souligne que la mort fauchait abondamment et au hasard. Dès lors les survivants ne sont pas fondamentalement différents des victimes. Ils ont subi le même martyr et méritent la même récompense »(p.69). Moi ou lui? Mort ou vivant? Seul le hasard des balles fait la différence vie/mort. Différence hasardeuse, insensée, inhumaine, incommunicable. Différence sans qualité, qui ne réfère à aucun ordre, à aucune structuration possible du social.

Pour les combattants, décréter la fraternité, serait d'abord une opération proprement sociale, fondatrice d'un ordre du social, de la relation inter-humaine qui ne peut être fondée sur le seul hasard, absurde, indifférent, aveugle, insignifiant. C'est opposer un ordre humain au désordre du destin. Ceci étant la "fonction" socialisatrice de l'opération.

La modalité de cette opération qui rend possible son efficace sociale est de rétablir l'équivalence humaine vie/mort, moi/lui. La fraternité essentielle qui est annoncée dans ces discours de la fraternité, n'est pas de l'ordre du vécu passé ou présent mais *de l'ordre d'une équivalence logique rétablie entre ceux qui restent et ceux qui y sont restés.*

Cette équivalence serait attestée par les rituels commémoratifs eux mêmes qui sont largement orientés vers la célébration des morts, en faisant des anciens, toujours vivants, les « frères » inséparables, de ceux dont les noms seront appelés un à un. Les analyses d'A.PROST sont fort convaincantes sur ce point.

9) l'important est de bien saisir la capacité d'une signification à être un opérateur effectif dans le lien social, c'est à dire *en quoi une signification est nécessaire du point de vue de la logique sociale.*

Mais, me dira-t-on, d'autres significations pouvaient occuper la même place logique. Il n'est pas évident que le choix soit très ouvert. En effet, il ne s'agit pas de qualifier un groupe ou une entité abstraite mais une relation précise : Léon-mort / Gaspard-vivant, bien en deçà des images englobantes de Patrie, Nation, etc. Celles-ci sont aussi utilisées. Je les dirai secondaires au sens de non fondatrices.

L'équivalence des termes d'une relation aurait pu être exprimée directement par l'égalité. Celle-ci était effective. Tous (les combattants) sont égaux devant le risque. Mais l'égalité rappelle ici directement ce qui la fait exister : la guerre et le hasard des balles. En appeler à l'égalité c'est en appeler, sans médiation, au destin aveugle. *Et ce serait reconnaître et redoubler le non sens. Or il s'agit de rendre la situation viable et donc de faire du sens.* L'idée de charité, outre son excessive connotation religieuse, est aussi inadéquate dans son acceptation courante qui postule un don, un dénivelé entre les partenaires. D'autres propositions telle la camaraderie pourraient être argumentées, mais je crois que la rentabilité symbolique de la fraternité l'emporterait.

Ainsi, au niveau le plus élémentaire d'enracinement, « fraternité » dit, énonce, proclame, l'indéfectible unité du lien inter-humain en réaction contre le destin.

10) Autour de ce noyau dur des niveaux secondaires de nécessité de cette signification peuvent être décelés : notamment à travers les descriptions du rythme de la vie au front où alternent les périodes d'exposition maximum au risque, à la peur de la mort, et les périodes de retrait, repos où on retrouve les plaisirs élémentaires de la vie : boire, manger, dormir ; se retrouver tapis ensemble.

Le temps de la peur ou le temps du risque sont les temps du silence, et de la solitude coude à coude. Le temps du replis: un mouvement de retrouvailles et de parole. On voit là le paradoxe : la fraternité se fonde dans le risque indicible et solitaire, mais s'exprime dans la palabre souterraine et complice de l'abri. Au long de cette danse macabre à deux temps, l'ordre vivant du groupe parlant , mangeant, par son existence même, prouve sa supériorité sur l'absurdité du destin qui enfouit les corps. Parce que lui seul peut porter du sens. Dans toutes les tragédies les vivants sont indispensables aux morts pour les sauver, non de l'oubli en lui même, mais de l'absurde parce que seuls les vivants peuvent faire du sens.

Ainsi dans les rythmes mêmes de l'existence au front se forgeait la matrice de la commémoration (Je - toujours - vivant parlant - mangeant) suis celui qui a sens pour (moi - exposé - aux - balles - *vivant - et/ou - mort*). En terme de rythmes, l'alternance rapide risque/repli serait analogue à l'alternance longue et ouverte guerre/armistice/paix, Et en terme de sens, élevé au niveau d'une proposition collective, se retrouverait une logique analogue (nous - rescapés) sommes ceux qui ont sens pour (nous - combattants - hier - vivants et/ou morts).

Ainsi, dans les conditions de (vie-mort) au front, la fraternité serait une idée-logique nécessaire au social plus qu'une idéologie nécessitée par la société.

Elle exprime moins des attitudes, des comportements, ou des valeurs, qu'un sens : celui que tout groupe devrait opposer à l'absurde. Elle exprime moins la cohésion de l'engroupe face à l' hors groupe hostile (fondement du "nationalisme") que la vie même du groupe.

Ces hypothèses interprétatives prennent place dans deux horizons :

- Celui étroit des formes sociales et des significations fondées dans des contextes de guerre. Et une étude formelle d'autres conditions de bataille pourrait les confirmer ou les infirmer.
- Celui plus large du rapport au temps comme fondement d'une forme sociale. La situation de guerre étant considérée comme cas type et paroxystique d'un rapport incertain au destin que tout groupe doit gérer d'une manière ou d'une autre.

Dans cette seconde perspective, l'Amicale des Anciens Combattants révélerait de façon plus lisible, une des dimensions nécessaires de tout type de sociabilité, très instituée ou "informelle".

NOTES :

(1) Les Anciens combattants et la Société Française. Fondation Nationale des Sciences Politiques.- Paris, 1977.

(2) Recherches sociologiques - Vol. XI. N° 3. 1980.